

## LE CORRICOLO

X

LE ROI NÉBON.

Parmi les jeunes gens qui, depuis l'exposition de la déesse Hygie, suivaient avec le plus d'assiduité les cours du docteur, était un jeune homme de la maison de Warwick, nommé Charles Grenville. Du jour où il avait vu Emma Lyonna, il en était devenu amoureux; il proposa à la belle statue de quitter le docteur pour lui. Emma Lyonna commençait à se lasser de poser pour les curieux et pour les peintres. Sa réputation était faite; un jeune homme de l'aristocratie allait la mettre à la mode; elle accepta. En trois ans, la fortune de Charles Grenville fut mangée, une place honorable qu'il occupait dans la diplomatie perdue, et il ne restait rien que la femme à laquelle il devait sa ruine pécuniaire et sa chute sociale. Alors, il offrit à Emma de l'épouser, si grande était la fascination que cette autre Laïs exerçait sur cet autre Alcibiade. Mais Emma Lyonna était trop bonne calculatrice pour épouser un homme ruiné: elle avait pris l'habitude de l'or et des diamants pendant ces trois années, et elle ne voulait pas la perdre. Sous un prétexte de délicatesse dont le pauvre Charles Grenville fut dupe, elle refusa. Alors, une autre idée lui vint. Il avait à la cour de Naples un oncle riche et puissant, nommé sir William Hamilton. Il était l'héritier du vieillard; il lui avait fait demander de l'argent et la permission d'épouser Emma Lyonna. L'oncle avait répondu par un double refus à cette double demande. Charles Grenville connaissait le pouvoir d'Emma Lyonna sur les cœurs, il envoya la belle sirène solliciter pour elle et pour lui.

Il y avait en effet, un charme fatal attaché à cette femme. Le vieillard vit Emma Lyonna et en devint amoureux. Il offrit de faire à son neveu deux mille cinq cents livres sterling de rente si Emma Lyonna consentait à l'épouser lui-même. Quinze jours après, Charles Grenville recevait son contrat de rente et Emma Lyonna devenait lady Hamilton.

Le scandale fut grand. Toutefois, on ne pouvait refuser de recevoir la nouvelle mariée dans le monde. Tous les salons lui fu-

line, cette fière princesse d'Autriche, cetteœur de Marie Antoinette, plus hautaine qu'elle encore, refusa complètement de lui parler, et affecta de lui tourner le dos chaque fois que le hasard jeta la reine et l'ambassadrice sur le même chemin.

Sur ces entrefaites, Nelson vint à Naples: le vainqueur de la Vera-Cruz, qui devait être celui d'Aboukir et de Trafalgar, subit l'influence commune et devint amoureux. Nelson pouvait être un Achille, mais ce n'était ni un Hyacinthe ni un Paris; il avait perdu un œil à Carvi et un bras à la Vera-Cruz. Mais lady Hamilton était trop habile pour laisser échapper la fortune qui passait à la portée de sa main. Elle comprit tout de suite l'influence que Nelson allait prendre sur les événements et, par conséquent sur les hommes. L'Angleterre, pour Ferdinand et Caroline, était non-seulement une alliée, mais encore une libératrice; Nelson devenait pour eux non-seulement un héros, mais presque un dieu.

L'amour de Nelson changea tout pour Emma Lyonna. La reine descendit de son trône et fit la moitié du chemin qui la séparait de l'aventurière, Emma Lyonna daigna faire l'autre. Bientôt on ne vit plus l'une sans l'autre. A la cour, au théâtre, à Chiaïa, à Toledo, dans la voiture comme dans la loge royale, Emma Lyonna eut sa place de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants; Emma Lyonna fut la favorite de Caroline.

Le jour des désastres arriva. Emma Lyonna fidèle à l'amitié ou plutôt à l'ambition, accompagna le roi et la reine en Sicile, traînant Nelson à sa suite. Le terrible capitaine de la mer était, avec elle, obéissant et doux comme un enfant.

Ce fut sur cette femme que Caroline jeta les yeux pour perdre Nelson; ce fut à ces mains étrangères que Dieu remit l'existence des hommes et le destin des royaumes.

Emma Lyonna portait une lettre de créance conçue en ces termes:

"La Providence vous remet le sort de la monarchie napolitaine; je n'ai pas le temps de vous écrire une lettre détaillée sur le service immense que nous attendons de vous. Milady, mon ambassadrice et mon amie, vous exposera ma prière et toute la reconnaissance de votre affectionnée.

"CAROLINE."

Dans cette lettre était contenu un décret du roi qui portait "qu'intention du roi n'avait jamais été de traiter avec des sujets rebelles; qu'en conséquence les capitulations des forts étaient révoquées; que les partisans de la prétendue république parthénopeenne étant plus ou moins coupables de lèse-majesté, une junta d'État serait établie pour les juger, et pourrait les plus coupables par la mort, les autres par la prison et l'exil, tous par la confiscation et leurs biens."

Une autre ordonnance devait faire connaître les volontés ultérieures de Sa Majesté et la manière dont elles seraient exécutées. A la rigueur, le roi et la reine pouvaient écrire ces choses, ils n'avaient rien signé: ils voyaient les événements accomplis au point de vue de leur pouvoir et de leur dignité. Mais Nelson, l'homme du peuple, Nelson, le fils d'un pauvre ministre du village de Durnham Thorp; Nelson, dont la parole était engagée par la signature de son représentant; Nelson, qui, sans tous ces démentis de peuples à roi, devait être calme, impartial et froid comme la statue de la justice; Nelson, sur lequel l'Europe avait les yeux ouverts et dont le monde n'attendait qu'un mot pour le proclamer le défenseur de l'humanité comme il était déjà l'élu de la gloire; Nelson, quel excuse avait-il et que répondra-t-il à Dieu quand Dieu lui demandera compte de l'existence de vingt-cinq mille hommes sacrifiés à un fol amour. Le navire qui portait Nelson; une heure après, le navire repartait pour Palerme emportant pour tout message cette seule réponse: "Tout va bien." Le lendemain, la capitulation était déchirée.

Parmi toutes les victimes, il y en avait une qui devait être sacrée pour Nelson: c'était son collègue l'amiral Caracciolo. Après avoir conduit le roi en Sicile avec un bonheur qui avait fait envie à celui qui passait pour le premier homme de guerre qui existât, Caracciolo avait demandé la permission de revenir à Naples et l'avait obtenue. Là, il avait pris parti pour les républicains, avait combattu avec eux, avait traité comme eux, et, comme eux, aurait dû être sous la garde de l'honneur de trois grandes nations.

Caracciolo était parvenu à échapper aux premiers massacres; mais, trahi par un domestique, il fut pris dans la chambre où il était caché. A peine Nelson eut-il appris son arrestation, qu'il le réclama comme son prisonnier. Une

action grande et généreuse pouvait servir non pas de contre-poids mais de palliatif à la spoliation de l'amiral anglais; Nelson pouvait réclamer son collègue pour l'arracher à la junta d'État; on le croit on l'approuvait; Nelson réclama son collègue pour le faire pendre sur son propre vaisseau!

Le procès fut court; il commença à neuf heures du matin; dix heures, on fit dire à Nelson que la cour venait de décider qu'on accueillerait les preuves et les témoignages en faveur de l'accusé. La décision qui, dans tous les pays du monde, est un droit et un honneur en faveur, Nelson répondit que c'était inutile, et la cour passa outre. A midi, on vint annoncer à Nelson que l'accusé était condamné à la prison perpétuelle.

— Vous vous trompez, dit Nelson au compte de Tili, qui lui annonçait cette sentence, il a été condamné à la peine de mort.

La cour gratta le mot prison et écrivit le mot mort à la place.

A une heure, on vint dire à Nelson que le condamné demandait à être fusillé au lieu d'être pendu.

— Il faut que justice ait son cours, répondit Nelson.

En conséquence, on transporta Caracciolo à bord de *La Minerva*; c'était le vaisseau sur lequel il combattait de préférence. L'amiral l'avait constamment soigné comme un père soigne son propre fils; et cependant, pendant le temps qu'il était à bord du vaisseau anglais, il avait remarqué une foule de ces détails, il les expliquait à un jeune officier qui avait servi sous lui, et il en était arrivé à un point important de sa démonstration, lorsque le général s'avança vers lui, le jugement à la main. Caracciolo s'interrompit, écouta la sentence avec le plus grand calme; puis, la lecture terminée:

— Je disais donc..., reprit l'amiral.

Et il continua sa démonstration à l'endroit même où l'arrêt de mort l'avait interrompu.

Dix minutes après, le corps de l'amiral se balançait suspendu au bout d'une vergue. Le soir, on coupa la corde, on attachait un boulet de trente-six aux pieds du cadavre, et on le jeta à la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembler la cour, porter le jugement, exécuter la sentence, et faire disparaître jusqu'à la dernière trace du condamné.

Pendant ce temps, les bons lazaroni faisaient de leur mieux: ils attendaient, en chantant et en